

LANGUES NATIONALES ET LEUR ENSEIGNEMENT : QUAND LES PREOCCUPATIONS IDENTITAIRES REJOignent LES IMPERATIFS SCIENTIFIQUES

Par Diene Mansa Soundiata
Maître Assistant à la FLSH.

L'alternative de l'enseignement des langues nationales se trouve aujourd'hui assez controversée. La question de la pertinence d'un enseignement fondé sur ces langues, véritables instruments autarciques dans le contexte d'une civilisation planétaire, se trouve posée avec acuité.

Il y a donc comme une lourde hypothèque qui pèse sur les langues nationales et leur enseignement sous-tendue par des appréhensions et réserves peut être pas fondées scientifiquement mais qui survivent à l'intention nationalitaire banale. C'est dire que l'argument en faveur de l'enseignement des langues nationales doit répondre d'autre chose que d'un simple nationalisme élogieux; c'est que l'enjeu lié à l'enseignement dans et par les langues nationales correspond à bien des égards à l'appel de la science.

1 Pourquoi la Langue Maternelle est-elle irremplaçable ?

Il n'est peut-être superflu d'avertir que l'expression " Langue Maternelle" ne doit pas être prise au pied de la lettre. En effet la langue que l'enfant acquiert naturellement peut ne pas être la langue de sa mère. La langue dite "Maternelle" n'est donc que cette langue familière à l'enfant, par laquelle quotidiennement et dès les premières heures, il dévisage et appréhende le monde.

L'école psychologique avec Piaget montre qu'au cours de l'évolution de l'enfant, de stade en stade, s'opère le développement de son intelligence et de sa pensée par une véritable "symbio-génèse" où praxis et langage interagissent progressivement ⁽¹⁾. C'est dire que l'intelligence de l'enfant est amenée à s'accommoder, mieux à s'accoupler, aux modes de raisonnement de sa langue familière qui pour être généralement celle de sa mère n'implique pas de fatalité génétique. En fait, le pouvoir d'intériorisation propre au langage est amené à s'exercer dès l'aube de la vie dans et par la langue première, maternelle. C'est dire que toute langue dans son milieu se donne comme le soubassement d'où seront générées ce qu'on appelle les fonctions cognitives du langage. Ainsi donc, les langues instrumentales de communication comme les langues scolaires, ne concernent les enfants dans notre contexte qu'à partir du moment où existent déjà ces fonctions cognitives, ce qui isole ou mieux, ignore le développement linguistique propre à l'enfant. Et comme l'évoque fort à propos le pédagogue africaniste J. Poth, "Il y a pour chaque individu toute une expérience latente se construisant en continuité avec le développement du langage" ⁽²⁾. De ce fait un sujet qui apprend une seconde langue (comme le cas des langues scolaires) ne recevra que des solutions, des résultats qui laissent derrière eux la problématique permettant de les obtenir.

Il apparaît donc que, s'il ne correspond pas à son parler initial, l'apprentissage de la langue scolaire sera pour l'enfant une épreuve dramatique qui finira par lui faire acquérir les rudiments d'un langage qui freine artificiellement son élan spontané et appauvrit sa pensée. En définitive, cela nuira à ses capacités et à son pouvoir d'expression dans la langue scolaire que l'on croyait ainsi privilégier.

En effet, le moment du passage à l'école est pour l'enfant une épreuve difficile où il se trouve désemparé en ce que l'école implique des structures contraignantes, coercitives qui rompent avec le "cours libre" de la société auquel il est habitué. Ici Pédagogie et Paidologie doivent rimer : l'enfant aura plus que jamais besoin de son parler familier pour l'aider à surmonter l'épreuve de cette phase délicate et l'aider pour le développement intégral et sans heurts de sa personnalité.

Au bout du compte, on voit combien il est stérile et néfaste de substituer la seconde langue à la première, de donner à la première les objectifs de la dernière !

2 Les Langues naturelles ne sont pas interchangeables

Dans son article intitulé Langue et Pouvoir, Y. Person disait d'une langue qu'elle est "un système symbolique central au cœur du fonctionnement de toute société. La langue subit son histoire, mais elle est aussi outil, instrument de cette histoire" ⁽³⁾. En effet une langue n'est jamais un instrument passif dont se servirait la pensée dans ses procédures et/ou procédés. Il s'agit toujours d'un instrument efficace en soi, en ce qu'il se trouve être un produit culturel tenant lieu en même temps d'expression vivante de la culture en question.

Ainsi donc, en vertu de ce que Matore appelle le "principe d'adhérence d'une culture à la langue qui en est le support" ⁽⁴⁾, toute langue se trouve être plus qu'un outil communicatif, un corpus culturel expressif, un dépôt civilisationnel spécifique au groupe qui la pratique.

Il reste vrai que la fonction centrale et universelle du langage est celle de la communication. Mais l'universel se spécifie toujours dans et par la pratique. C'est dire que par-delà la fonction universelle de communication propre au langage, ce qu'on pourrait appeler les ressorts communicatifs varient d'une langue à une autre. Toute langue a la compétence (absolue) d'être le véhicule d'un savoir apodictique quelconque, mais aussi, toute langue est une prestation (relative) dans la mesure où elle est l'expression d'une culture donnée.

Au delà de la fonction instrumentale de communication, ce que les linguistes évoquent en termes de "génie de chaque langue" renvoie au code formel des langues qui se trouve être spécifique, irréductible. Le sacrifice de l'une quelconque de ces singularités ne serait comparable qu'à la disparition d'une espèce à l'échelle de l'évolution biologique. C'est dire que le donné linguistique n'est pas le seul pertinent; le côté culturel ne peut être sacrifié.

C'est dans cette logique que, partant du fait que les langues fournissent aux sujets les catégories de l'aperception et de l'évaluation du réel F. Zonabend affirme : "Changer de langue ce n'est pas dire sa pensée avec d'autres mots : c'est penser autrement et donc, penser autre chose" ⁽⁵⁾.

La remarque de Zonabend est lourde d'implications qui nous placent dans un véritable relativisme linguistique nous amenant à poser la question de savoir si langue détermine sinon la réalité, du moins notre rapport à cette réalité ou bien, la réalité se trouve-t-elle simplement reflétée par la langage ?

On pourrait dire le langage, (re)producteur ?

Par-delà l'intérêt de l'interrogation, la thèse de Zonabend débouche sur l'hypothèse pertinente de l'existence de modes de communication et de raisonnement spécifiques sous-jacents aux différentes langues, donc à chaque langue. En effet comme le souligne J. Poth, nous savons que les catégories lexicales et grammaticales ne sont pas universelles du fait de l'hétérogénéité des catégories de la logique et du raisonnement mathématique. Ainsi dira-t-il "toutes les cultures à travers les langues qui les expriment admettent les valeurs significatives du nombre, mais diffèrent par les procédures de constructions mentales qui organisent le système numéral" ⁽²⁾. (Exemple le Français organise à base 10 le Pulaar à base 5).

Il s'agit donc de veiller à la mise en garde de L. Strauss et d'éviter de postuler deux types de savoir, l'un primitif, l'autre scientifique, en lieu et place de deux modes de connaissance.

L'entreprise de promotion des langues nationales se doit d'être très audacieuse en ce qu'elle doit viser à découvrir et à faire valoir contre "l'impérialisme" des grandes langues de communication internationale, les cheminements opératoires sous-jacents aux langues et pensées "périphériques". On pourrait légitimement se demander si la prétendue "Logique Universelle" n'est pas qu'une "universalisation" des procédures propre à un type linguistique donné ?

Il reste vrai que le résultat est au bout du compte Transculturel et à ce titre, universel ou universalisable, mais cela ne doit pas occulter le fait que les modalités menant à ce résultat peuvent et doivent varier en fonction des habitudes culturelles.

Le problème n'est pas formel qui souligne la spécificité des modes de communication qui sous-tendent les différentes langues. L'enjeu de la promotion des langues nationales ne se ramène donc pas à chercher et à trouver des "équivalents"; une expression ou une formulation "nationales" en lieu et place de celles qui sont étrangères, tant il est vrai que le résultat est transculturel. Ce qui importera donc c'est la construction opératoire du concept et non son appartenance linguistique.

Cet appel ne devrait cependant pas être écouté comme un hymne à la réinvention de l'itinéraire scientifique et de ses productions attestées, devenues universelles. Mais le lieu de la science est un creuset, (un domaine advenu) qui s'accommoderait si mal du monolithisme qu'implique le refus de la diversité.

3 Que dire de l'arrération et du retard des Langues Nationales

L'hypothèque qui pèse sur les langues nationales et leur enseignement résulte pour une part essentielle du mauvais procès qu'on leur fait facilement. Le retard, voire l'inadéquation lexicologique et conceptuel que ces langues manifestent à l'égard des exigences de la science et

de la technique modernes sont perçus comme une raison suffisante pour leur disqualification. Faudra-t-il rappeler que toute langue répond d'un contexte précis qui la voit se formuler pour les besoins de maîtrise d'une réalité donnée. Dans ce sens, peut-on rigoureusement reprocher à nos langues de ne pas receler les concepts d'une civilisation que nous n'avons pas connue ?

Il s'agit donc d'éviter une fâcheuse méprise et appréhender les mots et concepts comme contemporains des réalités qu'ils désignent. C'est dans cette optique J. Poth disait

"Il est normal et naturel que les langues endogènes soient provisoirement incapables d'assurer une prise en charge des réalités techniques importées. Il est tout aussi normal que les langues allogènes soient dans l'impossibilité de recouvrir authentiquement les démarches et approches agricoles ou artisanales qui caractérisent le milieu traditionnel" (2).

Il y a donc dans l'espace et dans le temps une échelle variable des praxis à laquelle correspond la variabilité des découpages de la réalité selon les langues. Cela fonde et explique le relativisme linguistique déjà évoqué, ce à quoi fait écho cette "prise de parole d'une ethnolinguiste" qui disait "les peuples pasteurs dénomment par des termes précis et spécialisés toutes les nuances des robes d'animaux (couleurs, dispositions des tâches) toutes les formes des cornes..." (6). C'est dire que dans le domaine du pastoral et de sa science, ces langues se caractérisent par une variété et une subtilité lexicographiques à ridiculiser les langues des sociétés les plus avancées. Une langue est donc toujours un instrument efficace, un outil fonctionnel dans le contexte d'un environnement donné.

Il est vrai cependant que nous vivons aujourd'hui le contexte d'une "civilisation planétaire" qui produit à partir de son épiscentre des effets sismiques dans toute la "périphérie". Ainsi assiste-t-on à travers toutes les cultures à des mutations et innovations linguistiques, résultat d'une sorte de tendance centripète transcendante.

Par ailleurs, il faudrait souligner qu'il n'y a pas de tableau génétique des langues, celles qui naissent intuitives et poétiques, celles qui naissent rationnelles et scientifiques. Nulle langue n'est développée, elle se développe par ce qu'elle entreprend d'être et de faire. C'est dire que l'usage affermit la vocation et la prétendue "vocation des langues" aboutit à des fixations beaucoup plus mentales qu'objectives.

Dans cet ordre d'idées, il est remarquable que presque tous les projets destinés dans nos pays à donner aux langues nationales un rôle d'outil dans l'enseignement, maintiennent l'utilisation simultanée ou différée d'une langue européenne dans les activités scolaires. Il s'en suit une certaine équivocité pour les langues nationales relativement au statut de leur introduction dans le système et à la fonction qui y leur est dévolue. Ainsi l'objectif de promotion de l'enseignement des langues nationales a connu dans plusieurs de ces expériences des "régressions" préjudiciables du fait non pas d'une limite (scientifiquement attestée) de ces langues, mais d'une limitation (politiquement voulue).

La première figure régressive consiste, eu égard à l'argument psychopédagogique, à assigner aux langues nationales ce que les spécialistes qualifient de fonction de relais. Il s'agit en fait d'une simple "recette pédagogique" par laquelle on vise à assurer à l'enfant l'usage de sa langue maternelle pendant les premières années de l'école. Mais cette langue devra donner le "relais" plus tard à une langue de grande communication, capable d'ouvrir aux niveaux supérieurs de l'apprentissage. Ainsi, les langues nationales ne sont là que "mises en

contribution" dans la problématique éducative sous-tendue par la langue allogène. Mais cette limitation politique on pourrait dire autolimitation psychologique, est inacceptable. Seules les limites techniques ont leur pertinence et sont provisoirement tolérables.

La seconde régression résulterait de l'assignation délibérée d'un statut pédagogique partiel aux langues nationales, en vertu d'une certaine "spécialisation véhiculaire". Là, la position hégémonique de la langue allogène est de rigueur en tant qu'elle conserve l'apanage des matières fondamentales au programme (séries mathématiques, scientifiques et techniques). Dernières venues modestes, les langues nationales se trouvent ici cataloguées comme "littéraires", visant ce qu'on pourrait appeler "la restauration d'une communauté expressive". Un tel objectif, on en conviendrait, devient banal si on s'y arrête !

L'enseignement des langues nationales se condamne ainsi à être un enseignement au rabais renforçant du coup l'image liée à l'enseignement allogène, ce qui amène les élèves à affecter d'un coefficient péjoratif l'enseignement de leurs langues. Et le conflit véhiculaire de dégénérer subrepticement en complexe culturel.

On comprend peut être mieux pourquoi, on pourrait dire par quoi, les réserves et appréhensions contre l'enseignement des langues nationales sont vivaces. En effet, dans l'ambiance de compétition qui est celle de l'école, si nous avons deux langues, l'une politiquement et économiquement promue et investie de Pouvoirs, l'autre délaissée et dont l'apprentissage n'assure ni réussite ni promotion, le choix n'est pas à discuter. Dans ce sens, la réticence des parents vis à vis de l'enseignement des langues nationales s'explique et se comprend. Le souci d'éviter à leurs enfants la langue de l'arriération au profit de celle du progrès et de la réussite, fut-elle étrangère, est légitime.

On pourrait dire au bout du compte que la promotion de l'enseignement des langues nationales requiert des exigences à promouvoir contre des pesanteurs scientifiquement dépassées mais qui prévalent encore dans les faits et surtout dans les esprits. Ainsi plusieurs de nos intellectuels vivent un véritable complexe dans la mesure où le visage ostentatoire et privilégié de la langue étrangère reste pour eux le symbole et la justification de "leur montée en société". Dans ce sens Y. Person fait remarquer la tendance de plusieurs intellectuels africains à parler la langue européenne à leurs enfants. Dans certaines contrées du continent cette tendance souligne-t-il prend la forme d'une véritable tragédie culturelle : "les enfants des intellectuels d'Abidjan, de Yaoundé et de Libreville ne savent plus un mot d'aucune langue africaine dans la proportion de 90 %"⁽³⁾

Vers le Monolinguisme : Alerte à la Tragédie !

Dans certains de nos pays, les systèmes scolaires ont abouti à ce que les Anglais appellent le "langage échange". Il s'agit non pas d'une situation de bilinguisme (entre langue allogène et langues endogènes) mais d'une transition critique vers ce qu'on appelle le monolinguisme de la seconde langue. Ainsi, dans ces pays, émergent dans la vie courante des parlers pidgins, véritables avortons linguistiques qui sont des reprises instrumentales et appauvries de la langue d'origine.

L'enseignement de la langue nationale apparaît dans ce sens comme le seul antidote valable contre le nivellement des cultures et le passage obligé pour générer une culture de masse en lieu et place de la prestation élitiste liée à l'enseignement d'une langue étrangère.

Cela ressort bien de ce rapport d'Experts de l'UNESCO : "l'éducation en langue maternelle est la seule introduction à l'éducation, le meilleur instrument pour maintenir les cultures des groupes distinctes ainsi que le meilleur stimulant et le meilleur indicateur de la participation populaire au développement de la nation" (7).

Aujourd'hui, à l'échelle du monde, un monolinguisme de moins en moins latent entreprend une marche inexorable vers l'uniformisation et se trouve à l'origine d'une sorte d'"agonie des cultures préhistoriques" sous l'autel de la "science" et du "progrès". Mais ce scientisme n'est que l'expression de la volonté implacable d'une certaine culture à se faire "centre", à ramener la vérité du monde à sa réalité.

Nous trouvons l'écho d'une telle tendance depuis les années 50 chez les linguistes Américains (HARRIS et CHOMSKY, notamment) qui nourrissent le projet de "formalisation" de la pensée humaine (8).

Partis de la conviction qu'il n'y a pas d'hétérogénéité de l'esprit des langues (parce qu'il n'y a que l'esprit du langage) ils définissent le langage comme "un système fixe contenant étroitement les formes que peut revêtir une logique" (8). Cela présageait bien de ce que sera la "Logique du Computer".

Ainsi, CHOMSKY rêvait-il de créer une langue générale, débarrassée des contraintes de toute culture particulière, médium de traduction Standard servant de pierre de touche pour les langues naturelles. Mais le projet ainsi envisagé se donne comme modèle hypothético-déductif au sens logique et mathématique, préfiguration de l'ordinateur dont le langage ne peut être identifié à une langue naturelle. En effet, les opérations proprement linguistiques sont d'essence ontologique, alors que ce qu'on pourrait appeler les systèmes post-linguistiques (dont ressortit l'ordinateur) répondent d'un symbolisme (logique et/ou mathématique) qui sont avec les langues maternelles dans un rapport mimétique. Et quelque soit le degré de leur ressemblance, subsistera toujours entre le fait et le symbole la marque de leur dissemblance. C'est dire que la langue est un fait social, caractérisé en conséquence par l'historicité et génératrice de la diversité des cultures. Pourtant nous avons vu que la fonction communicative, quoiqu'essentielle n'était pas la seule pertinente : le côté culturel ne pouvait être sacrifié.

Il conviendrait de revoir ce que nous avons décrit comme le risque de l'"agonie des cultures périphériques", en ce que dans un tel contexte, monolinguisme sera synonyme de monologue; pour communiquer, il faut être deux !